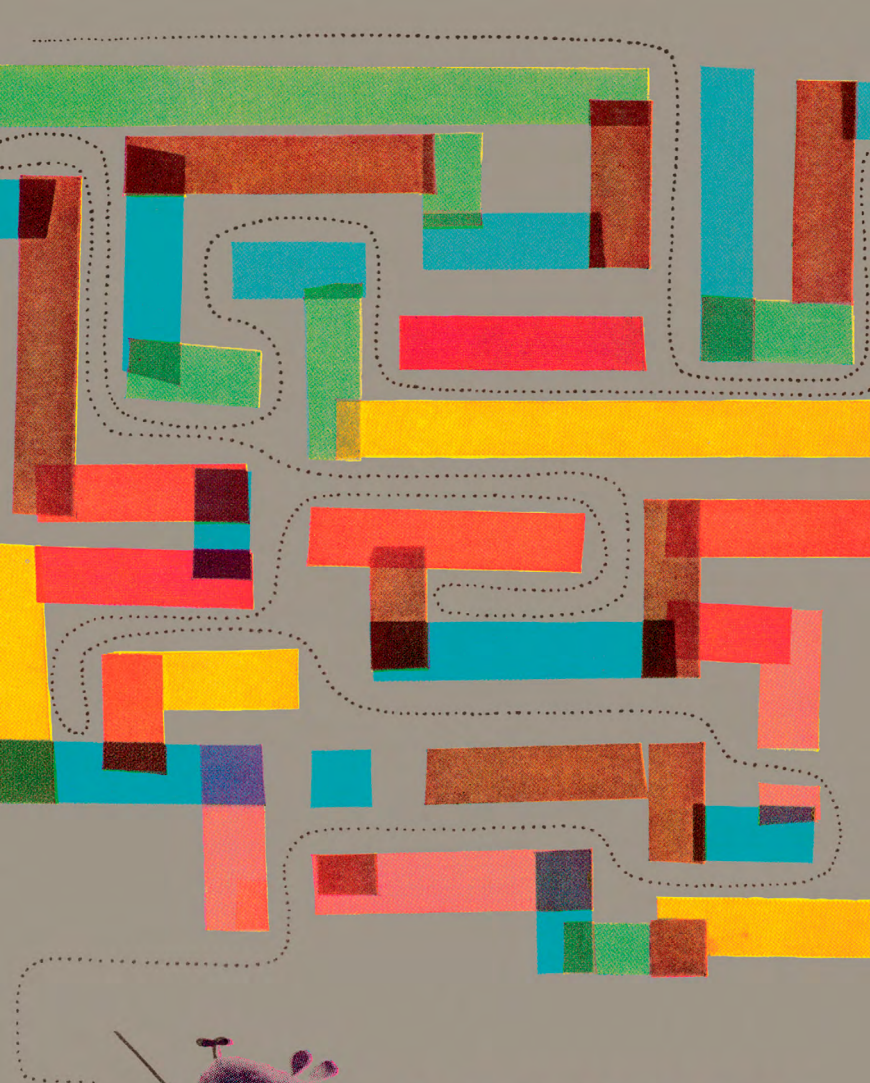




CATHERINE
LACEY
LES RÉPONSES

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Myriam Anderson

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

PERSONNE NE DISPARAÎT, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1604.

Titre original :

The Answers

Éditeur original :

Farrar, Straus and Giroux, New York

© Catherine Lacey, 2017

Illustration de couverture : © Getty images

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-12306-2

CATHERINE LACEY

Les Réponses

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Myriam Anderson

ACTES SUD

Il y eut au moins un matin où je fus certaine, bien que pendant quelques heures seulement, qu'absolument tout ce qui pouvait m'arriver m'était déjà arrivé. Je m'étais réveillée allongée à la diagonale dans mon lit, avec nulle part où aller, nul besoin immédiat à satisfaire, nulle compagnie en perspective, ni appel à passer. Je regardai mon thé rouge infuser dans l'eau chaude. Le mug me réchauffait les mains. Je croyais que c'était fini.

Quand j'ai relevé les stores, elle se tenait au milieu de la rue, fixant ma fenêtre au deuxième étage, comme si elle avait su exactement où j'étais et qu'elle avait attendu ce moment précis. Nos regards se sont croisés. Ashley.

Le mug a glissé, s'est fracassé par terre et le thé m'a ébouillanté les pieds.

Je tends désormais à me méfier des certitudes.

PREMIÈRE PARTIE

UN

J'avais épuisé toutes les options. C'est comme ça que ça se passe, en général, comme ça qu'une personne en vient à miser ses derniers espoirs sur un inconnu, à espérer que quoi que cet inconnu lui fasse, ce soit *la* chose dont elle a besoin.

Pendant si longtemps, j'ai été cette personne qui avait besoin que d'autres me fassent quelque chose, et pendant si longtemps, personne ne m'a fait ce qu'il me fallait, mais je vais plus vite que la musique. C'est un de mes problèmes, paraît-il, aller plus vite que la musique, alors j'ai essayé de trouver un moyen d'aller moins vite que la musique, d'être lente et calme avec la musique, comme Ed l'était. Mais bien sûr, ça ne marche pas vraiment, je n'arrive pas exactement à être ce qu'Ed a été pour moi.

Il y a des choses que seulement les autres peuvent vous faire.

La Kinesthésie Adaptative Pneumatique, la KAPologie – ce qu'Ed fait aux gens – nécessite qu'une personne détienne le savoir et qu'une autre (en l'occurrence, moi) s'allonge, sans *rien* savoir. En vérité, je ne sais toujours pas ce qu'est vraiment la Kinesthésie Adaptative Pneumatique, je sais seulement que ça m'a guérie (en tout cas on dirait que ça m'a

guérie). Pendant nos séances, Ed laissait parfois ses mains planer au-dessus de mon corps, il psalmodiait, chantonnait ou restait silencieux tout en déplaçant, réarrangeant ou apaisant d'invisibles parties de moi – supposément. Il déposait des pierres ou des cristaux sur mon visage, mes jambes, pressait ou tordait certaines parties de mon corps de tout un tas de façons douloureusement agréables et même si je ne comprenais pas comment tout cela pouvait extraire les divers maux de mon corps, je ne pouvais nier le soulagement.

J'avais passé un an à souffrir de maladies non identifiables affectant à peu près tous les recoins de ma personne, mais il a suffi d'une séance avec Ed, quatre-vingt-dix petites minutes pendant lesquelles il m'a à peine touchée, pour que je puisse oublier que j'avais un corps, ou presque. Quel luxe c'était soudain, de ne pas être submergée par la décomposition.

C'est Chandra qui avait suggéré la KAPologie, elle appelait ça *le feng shui du corps énergétique, la guérilla contre les vibrations négatives* et même si j'étais parfois sceptique quand Chandra parlait de *vibrations*, cette fois, j'avais bien dû la croire. J'avais été malade si longtemps que j'avais quasiment perdu foi en la possibilité d'aller à nouveau bien un jour, et j'avais peur de ce qui pourrait remplacer cette foi si elle achevait de disparaître.

Techniquement, m'expliqua Chandra, la KAPologie est une forme de chi neurophysiologique, une technique relativement obscure, qui se situe aux marges de l'avant-garde ou aux marges des marges, selon à qui tu poses la question.

Le problème, comme toujours, était invisible. Le problème, c'était l'argent.

Pour accomplir une série totale, j'avais besoin d'un minimum de trente-cinq séances de KAPologie à 225 dollars l'une, ce qui signifiait que le traitement complet me coûterait l'équivalent d'une demi-année de loyer du deux-pièces sombre et mal fichu que j'habitais depuis tant d'années (non parce qu'il me convenait – je le détestais – mais parce que tout le monde disait que c'était un bon plan, trop bon pour le lâcher). Et même si mon salaire à l'agence de voyages était correct, la facture mensuelle de ma carte de crédit, les traites de mon prêt étudiant et le massacre des frais de santé de l'année passée réduisaient chaque mois mon compte en banque à quelques centimes, voire au découvert, tandis que ma dette semblait en constante croissance.

Un matin de grand désespoir, affamée et totalement fauchée, j'avais vidé mes placards au petit-déjeuner (des anchois légèrement périmés mélangés dans une minuscule boîte de concentré de tomates). Et il m'arrivait souvent de m'en remettre aux Hare Krishna pour le dîner, laissant mes chaussures et ma dignité à la porte pour louer Krishna (Dieu, autant que je puisse en témoigner, des menus végétariens qualité cafétéria et de la psalmodie maniaque). Aux quatrièmes ou cinquièmes Agapes de l'Amour, mes sourcils transpiraient le tilak blanc, les pâtes vermicelles se tortillaient dans leur assiette de métal comme dotées d'une âme indépendante, et je savais que l'amour infini de Krishna ne me suffirait jamais – même affamée, fauchée, ou perdue comme je pouvais l'être. Ce fut quelques jours plus tard que répondre à cette annonce pour *une expérience rémunérée* punaisée au tableau d'une épicerie bio me sembla la seule véritable option, qu'en un sens,

renoncer aux dernières miettes de ma vie pouvait s'avérer la meilleure manière d'en récupérer une digne de ce nom.

Depuis un an, je n'avais pas de vie, seulement des symptômes. Banals au début – maux de tête tenaces, dos en vrac, estomac constamment dérangé –, ils devinrent au fil des mois de plus en plus étranges. La bouche sèche en permanence, la langue engourdie. Des éruptions cutanées sur tout le corps. Mes jambes n'arrêtaient pas de se dérober, m'ensablant au bureau, ou dans mon bain, ou à l'arrêt de bus tandis que le M5 arrivait et repartait, arrivait et repartait. J'avais même réussi à me fêler une côte *dans mon sommeil*. D'étranges grosseurs s'étaient mises à apparaître et disparaître sur ma peau, comme des têtes de tortues dans une mare, affleurant à la surface et replongeant. Je n'arrivais à dormir que trois ou quatre heures par nuit, alors j'essayais de faire une sieste pendant ma pause déjeuner, le front sur le bureau. Quand je n'avais pas un rendez-vous médical. J'évitais les miroirs et les regards directs. Je cessai de faire des projets à plus d'une semaine de distance.

Il y eut des analyses de sang, et encore des analyses de sang, des scanners et des biopsies. Il y eut sept spécialistes, trois gynécos, cinq généralistes, un psychiatre, et un chiropracteur aux mains baladeuses. Chandra m'emmena chez une star de l'acupuncture, un chirurgien de l'âme, et un type qui vendait des poudres puantes dans l'arrière-boutique d'un poissonnier de Chinatown. Il y eut des check-up, des suivis, des malaises, et ainsi de suite.

C'est le stress, c'est tout, déclara l'un, qui ne pouvait pour autant exclure un cancer ou une maladie

auto-immune rare ou une crise psychique ou une pure névrose, ça se passait dans ma tête – *ne vous inquiétez pas autant – essayez de ne pas y penser.*

Un autre docteur annonça, *c'est ça, le corps, hélas*, poussa un soupir, et me tapota l'épaule comme si nous étions tous complices de cette blague.

Mais je ne voulais pas d'une blague. Je voulais une explication. J'hésitai sur le seuil des diseuses de bonne aventure et des voyantes. Je permis à Chandra de me tirer les cartes quelques fois mais ce n'étaient que mauvaises nouvelles – des épées, des poignards, des démons et de sombres faucheuses. *Je débute*, disait-elle, mais je savais que c'était faux. Je serrais mes jambes parcourues de spasmes contre ma poitrine, menton sur les genoux, et j'avais l'impression d'être une enfant, rendue naine par l'immensité de tout ce que j'ignorais.

J'ai même failli prier, plusieurs fois. Mais tout paraissait déjà suffisamment sans réponse et je ne voulais pas d'un cadre supplémentaire pour le silence.

Quelque chose dans les gènes, ou la conséquence de mauvais choix, aurait-on pu rationaliser, mais ça pouvait tout aussi bien être une grosse série de coups de pas de bol – série absurde ou torgnole karmique – forcément méritée, quelque part. Mes parents auraient simplement dit que cela faisait partie de *Son plan*, mais pour eux, évidemment, c'était vrai pour tout. Comment on cherche à expliquer la catastrophe, ça n'a pas d'importance – c'est ce que je sais aujourd'hui. Quand ça tourne mal, peu importe, finalement, qui est le salaud responsable.

DEUX

Pendant cinq ans, j'avais eu une vie.

Pas mon enfance, mon enfance n'a pas été ma vie – peut-être celle de Merle, mais pas la mienne. Et le temps où j'ai vécu avec tante Clara n'a pas vraiment été une vie, plutôt un séjour de désintoxication. Et la fac n'a pas été une vie non plus, juste une période de gestation, quatre années d'avertissements et d'entraînement pour cette vie qui allait venir, cette chose future.

Ma vie a commencé dans un avion, à l'instant où nous quitions le sol. Nous avons entamé notre ascension et je me suis mise à sangloter sur l'épaule de Chandra, aussi silencieusement que j'en étais capable, et quand l'hôtesse de l'air s'est approchée, Chandra a demandé une tasse d'eau chaude, pour y plonger son propre sachet de thé, la maintenant immobile entre ses mains pendant les turbulences, jusqu'à ce que la température soit parfaite, et elle me l'a donnée à ce moment-là. Elle s'y connaissait, elle savait toutes les meilleures manières de faire. Elle a déployé son énorme écharpe pour nous emmitoufler toutes les deux et je me suis endormie contre elle. Nous nous sommes réveillées à l'atterrissage à Londres, nous nous tenions la main dans notre

sommeil, et quelques minutes plus tard elle me guidait à travers l'aéroport d'Heathrow, un endroit qu'elle connaissait. Ce n'est pas qu'elle était comme une mère pour moi, mais j'étais quand même un peu son enfant, en quelque sorte.

Ça devait être son centième voyage mais c'était mon premier, cadeau pour l'obtention de mon diplôme de la part de ses parents, Vivian et Oliver. Elle les appelait Viv et Olly. J'avais passé la plupart des vacances et certains week-ends chez eux à Montauk pendant toutes les années de fac, vu que je n'avais nulle part où aller. Leur maison était pleine d'objets de valeur qui n'avaient pas vraiment d'importance pour eux – antiquités ébréchées, gadgets oubliés, piles de CD rayés – et il n'était pas rare de trouver des billets de 20 dollars égarés entre les coussins du canapé ou éparpillés dans la cuisine, parmi des magazines et des friandises rapportées de pays étrangers. À la table du dîner, la famille parlait fort et la bouche pleine, et Chandra se disputait affectueusement avec ses parents à propos de livres ou d'œuvres d'art. Tout le monde faisait des blagues, et en riait. Je ne les comprenais pas mais j'appris à rire quand même. On buvait tous du vin, même quand j'avais dix-neuf ans, et il suffisait que j'en avale l'équivalent d'une petite cuillère pour me sentir joyeuse et tomber de sommeil.

C'est le billet illimité valable deux mois offert par Viv et Olly qui a déclenché mes deux années de voyage compulsif. J'ai vu les oiseaux des Galápagos, les cerisiers en fleur du Japon, les pyramides d'Égypte, les catacombes, la pagode du serpent de Birmanie, et ce lac turquoise fluo flippant en Nouvelle-Zélande. J'adorais les départs, même les vols

à cinq heures du matin, les wagons de métro vides cliquetant dans les petits matins mauves, les aéroports d'avant l'aube remplis de voyageurs ramollis. J'ai lu quelque part que la première chose qu'on apprend quand on voyage, c'est qu'on n'existe pas. Je ne voulais pas cesser de ne pas exister.

Chez moi, les dettes s'accumulaient. Des étrangers appelaient à toute heure, énumérant sur un ton haineux l'addition de ce que je leur devais. Je recevais des lettres sévères avec des montants en chiffres gras, chaque fois plus élevés. D'autres enveloppes arrivaient, avec de nouvelles cartes de crédit, de nouvelles portes de sortie, de nouveaux voyages. Je ne me demandais plus quelle serait ma prochaine destination, mais plutôt ce qui se passerait si je ne rentrais pas. Mais je rentrais toujours. Et chaque fois que je me posais sur le tarmac, j'avais la terrible impression que le voyage que je venais de faire n'avait pas eu lieu, que j'avais dépensé des centaines de dollars pour des souvenirs que j'avais déjà presque oubliés.

Ça a d'abord commencé par le mal de dos, ce qui semblait plutôt inoffensif (tout le monde a mal au dos, non ?), même si je n'avais que vingt-cinq ou vingt-six ans à l'époque. Je mis cela sur le compte des mauvais lits des auberges de jeunesse et continuai à voyager bien au-dessus de mes moyens, bien que dans des conditions un peu moins aventureuses après un accès de spasmes musculaires si violents que je m'étais retrouvée bloquée pendant une heure sur un sentier dans le parc national d'Abel Tasman, jusqu'à ce que des randonneurs japonais me sortent de là en me portant.

Quelques mois plus tard, tandis que j'affrontais la première gastroentérite d'une longue série, les maux de tête ont commencé, et avec les maux de tête, les douleurs dans tout le corps, énormes et vrombissantes, des douleurs qui donnaient l'impression de m'étirer de l'intérieur. J'étais enceinte de ma douleur, un travail qui ne finissait jamais, ne faisait que s'estomper parfois. J'ai dû arrêter de voyager pour consacrer tout mon temps et mon argent à tenter de me sentir à nouveau en vie – recommandations, rendez-vous, résultats non concluants, nouvelles recommandations, factures. Appels tendus de réceptionnistes qui avaient paru si gentilles autrefois : quand allais-je payer, comment allais-je payer, comprenais-je que les retards de paiement s'accompagnaient de majorations ? D'autres appels encore venaient d'agents de recouvrement, trois ou quatre différents. Ils demandaient si je savais combien je devais ou me le disaient – et c'était plus, souvent beaucoup plus que je ne le pensais. Ils me disaient que contrairement à ce qu'on croyait, on pouvait tout à fait se retrouver en prison pour dettes. Je disais que cela me surprenait, et ils me disaient de ne pas être surprise. *C'est du vol, c'est une forme de vol*, me déclara l'un d'entre eux, à quoi je ne répondis rien. Et je me fichais de ma note de solvabilité, je ne faisais pas de projet d'avenir, d'acquisition immobilière, de retraite, je n'avais pas de famille à nourrir, et j'ai dit, vite et sans douceur, *Non, je n'y avais pas pensé, je n'ai jamais pensé à ça.*

Eh bien, vous devriez peut-être, répondit-il.

Je me demandais parfois pourquoi je décrochais le téléphone, mais je suppose que j'avais toujours l'espoir que ce soit quelqu'un d'autre, une autre forme

de vie qui m'appelle. L'un des agents de recouvrement parlait tellement vite qu'en l'écoutant j'avais l'impression que l'arrière de ma tête générait de la chaleur à travers mes cheveux, et un autre parlait si lentement et avec une telle douceur, que j'avais la sensation de couler ou de me noyer, la sensation que l'air était devenu plus épais autour de moi et finirait par m'emporter si je continuais à respirer.

Il semblait possible – je sais que c'est absurde – que l'usage de mon corps, la seule chose qui m'appartienne vraiment, avait été, en quelque sorte, *saisi*.

Pendant un temps, les soins constants de Chandra ont peut-être bien été la seule protection entre moi et ma perte totale de raison, ou de vie, et quand je repense à cette année – où je me réveillais la plupart des nuits, à peine capable de respirer, terrassée pendant des heures, la bouche ouverte comme une gargouille – eh bien, je ne veux pas penser à ce que je serais devenue si elle n'avait pas été là pour moi, pour m'empêcher de tomber en dehors de moi-même. (Je ne veux pas dire que je voulais me tuer – je n'ai jamais eu ce genre de courage – mais parfois, la douleur était si incompréhensible et si intense que je me demandais si je ne risquais pas, sans en avoir l'intention, d'être tuée par mon propre corps.)

Quand Chandra suggéra la KAPologie contre la douleur, et quand la KAPologie nécessita de prendre un deuxième boulot, j'étais aux abois – prête à faire n'importe quoi pour un peu de soulagement, à n'importe quel prix, si ridicule que la méthode puisse paraître. Chandra était devenue experte en maladie et en bien-être, ainsi que dans l'art de parcourir la distance entre ces deux endroits. Deux ans auparavant, elle avait été violemment heurtée par un bus

à un carrefour, et depuis, elle vivait de son indemnité compensatoire, consacrant tout son temps à se guérir de tout, totalement : la jambe cassée, le poignet tordu, le visage démoli, la phobie des carrefours – mais aussi de tout ce qui préexistait –, l'angoisse, la dépendance à la caféine, les allergies au pollen, la candidose chronique auto-diagnostiquée, le désenchantement, les intuitions contrariées, la peur de l'engagement, les problèmes de confiance, tous ses traumatismes et les mauvaises habitudes qu'ils lui avaient laissées. Elle avait son herboriste, son maître reiki, son rolfeur, son orthophoniste, son thérapeute du mouvement, son art-thérapeute et son thérapeute-tout-court.

Retraites et pèlerinages l'éloignaient de la ville pour de longues périodes, mais elle ne manquait jamais d'envoyer des cartes postales. Je les gardais dans mon sac à main et je fixais les images d'océans et de temples, espérant en tirer un résidu de calme tandis que je patientais dans quelque salle d'attente, m'agrippant à la partie de mon corps qui me faisait souffrir à ce moment donné. D'abord elle n'a juré que par l'ayahuasca, après quoi ce furent : les caissons d'isolation sensorielle, la MDMA, l'herbe de blé, l'alcalinisation du corps, tel ou tel gourou. Chaque jour, disait-elle, une nouvelle couche de quelque chose était éliminée entre elle-même et son *être*. Pour la première fois de sa vie, disait-elle, elle était comblée. Et même si je l'enviais, une part plus cynique de moi ne pouvait s'empêcher de s'interroger : *comblée de quoi ?*

Quand elle était en ville, elle me rendait visite une fois par semaine avec tout un arsenal de remèdes – herbes, poudres, huiles, teintures officinales amères

si puissantes que je devais les prendre sous forme de gouttes. Elle brûlait de la sauge, psalmodiait, méditait, et parfois – même si cela me gênait toujours – elle faisait retentir un petit gong ou jouait d’une flûte en bois. Je ne savais jamais où poser les yeux, ni si je devais réprimer ou donner libre cours à mon envie de rire – même le fait d’être gênée me gênait – et pourquoi n’étais-je pas capable de psalmodier avec elle ou de faire la paix avec sa flûte débile ou son petit gong ? J’avais la chance qu’elle soit là, de connaître au moins une personne qui voulait essayer de m’aider non pas parce que c’était son boulot mais simplement parce qu’elle voulait me voir aller mieux.

Le jour où elle est rentrée de Bali, elle est apparue à ma porte sans prévenir, toute élégante et bronzée, drapée de lin blanc.

Je vois bien que tu souffres, dit-elle.

De la part de n’importe qui d’autre, j’aurais été agacée par une déclaration à la place d’une question, mais elle avait toujours raison sur mon compte. Elle a parcouru mon appartement avec un calme intimidant et inquiétant, comme si plus rien ne l’intéressait que le lent processus de purification de son corps, des autres corps, du monde entier. Elle s’est mise à enrober d’écharpes mon minifour, mon réveil et mon téléphone, à chuchoter des mantras en direction de chaque point cardinal, à étaler une tapisserie circulaire sur le parquet fissuré de mon salon avant d’enfin s’installer dans une élégante posture de méditation. J’essayai de la copier, mais mes genoux étaient trop raides et les sursauts de mon pied rendaient l’immobilité difficile, alors j’abandonnai pour faire l’étoile de mer sur le sol.

J'avais vendu la plupart de mes meubles dans un vide-grenier pour payer le loyer, aussi m'étaler par terre sans rien faire de particulier était une habitude qui ne m'était que trop familière. Quand elle était là, j'appelais ça de la méditation, mais je m'endormais toujours à moitié, mon corps épuisé de lui-même. Cette fois-là, en me réveillant, je découvris Chandra debout au-dessus de moi. Quand nos regards se croisèrent, je remarquai que son visage changea un petit peu, d'une façon que je n'aurais pas pu expliquer, mais que je ressentis. Nos douze années d'amitié rendaient le silence doux et facile entre nous, même si ce n'était pas seulement le passage du temps qui avait créé cette intimité. D'une manière ou d'une autre, elle avait été là tout de suite, cette mystérieuse proximité, aussi innée qu'un organe. À ce moment précis, moi allongée là par terre, le poids réel de notre amour devint palpable, et fit sortir des larmes de ma tête. Elle était tout ce que j'avais.

Est-ce que tu prends toujours ces huiles de poisson médicinales ?

J'acquiesçai. Elle s'accroupit et essuya les larmes sur mon visage, lissa mes cheveux.

Et la poudre de chanvre géranium ?

Dans le porridge, comme tu m'as dit.

Bon, on va essayer de te faire prendre du poids. Elle détourna son regard du petit lambeau que j'étais. Cela faisait longtemps que mon appétit m'avait quittée ; toutes les parties douces de moi avaient suivi.

D'abord, mes collègues de travail avaient supposé que je m'étais mise au yoga et m'en avaient félicitée. Ils disaient que j'avais bonne mine, que j'avais retrouvé la forme, me demandaient même des conseils pour garder la motivation ou cuisiner

des recettes saines. Mais bientôt, ils commencèrent à dire que je ne devais pas perdre plus de poids, que j'étais *juste comme il faut*, que je faisais sûrement un peu trop de sport, qu'il fallait que je me muscle, que je reprenne du poids, que je me mette à manger plus de viande rouge, ou de beurre de cacahuète, ou de produits laitiers au lait entier. Quelqu'un me recommanda gravement son spécialiste de la thyroïde et Meg me suggéra de voir un hypnotiseur pour résoudre mon trouble de l'alimentation, mais quand je lui dis que je n'avais pas de trouble de l'alimentation, que j'étais seulement malade, elle a simplement répondu, *Je sais*.

Une fois que la rumeur s'est répandue à propos de tous mes rendez-vous médicaux à l'heure du déjeuner, tout le monde s'est mis à me parler comme si je n'avais pas du tout de corps, tout le monde sauf Joe Nevins, qui avait un jour interrompu notre conversation à propos d'une facture manquante pour dire que mon visage avait l'air différent, et quand je lui avais demandé ce qu'il entendait par là, il refusa de répondre.

Différent, c'est tout, dit-il, avant de se remettre à parler de la facture.

Je m'y habituais, en un sens, à être ce sac de peau plein de problèmes, parce qu'avoir un corps ne vous donne pas nécessairement le droit d'en avoir un en bon état de fonctionnement. Avoir un corps ne semble vous donner aucun droit, en vérité.

Tu vas t'en sortir, déclara Chandra en déballant les nouvelles herbes et racines qu'elle avait rapportées pour moi. *Cette douleur n'est qu'un professeur pour toi*.

C'est ainsi qu'elle voyait le monde, selon elle tout se déroulait selon un plan, nous fabriquions

tous inconsciemment nos propres problèmes, chaque cancer avait été invité, chaque blessure méritée. Je n'étais pas sûre d'avoir le courage d'y croire, et si oui, si j'acceptais vraiment l'idée que j'avais en quelque sorte appelé tout ce qui m'était arrivé, je n'étais pas sûre de pouvoir un jour me pardonner. Mais cette façon de penser semblait la calmer. Si elle méritait sa douleur, alors elle méritait aussi tout ce qu'il y avait de bon dans sa vie.

Une telle capacité d'acceptation m'eût été bien utile. Je haïssais les douleurs dans mon corps, je luttais contre elles et les maudissais tellement que j'en étais venue à craindre les sensations positives – un estomac au repos, un dos détendu, une bonne nuit de sommeil, ou un jour entier sans pleurer. Même l'attention de Chandra finit par me terrifier. Et si elle disparaissait ? Et si elle abandonnait et cessait de venir me voir ?

Sa gentillesse, comme si nous avions le même sang, ou la même histoire, m'avait toujours été difficile à accepter. Je n'étais qu'une personne qui était apparue dans sa vie par hasard, sa coturne assignée à la fac, une semi-orpheline scolarisée à domicile venue d'un État quasi analphabète, et pourtant elle consacrait des heures à étudier la paperasse administrative concernant les prêts étudiants ou les aides financières à laquelle je ne comprenais rien. Elle se privait de sommeil pour m'écouter débattre des mérites comparés des matières principales que je peinais à choisir – religion, philosophie, histoire ou littérature – alors qu'elle s'était décidée dès le départ : théâtre option marketing. Plus crucial encore, elle décodait le monde pour moi, m'expliquait toute la pop culture dont je n'avais jamais entendu parler, et

me laissait éluder la réponse à la question de savoir comment j'avais pu vivre jusqu'à mes dix-huit ans sans avoir la moindre idée de qui était Michael Jackson. J'attribuais tout au fait de ne pas avoir été à l'école, ou bien je disais, *Nous étions pauvres*. (Elle avait l'air terrifiée par ce mot : *pauvre*.) Une fois je mentionnai que, pendant un temps, j'avais été élevée par ma tante, un détail qui mit fin à ses questions. Les gens comme elle n'étaient pas élevés par des tantes.

Quand Chandra et moi eûmes médité, ou plutôt, quand elle eut médité et que j'eus terminé de faire ce que je faisais par terre, elle me servit du maté dans une calebasse, et des crudités avec un beurre de graines de courge germées maison, végane et sans allergènes, qu'elle avait préparé elle-même, dit-elle en envoyant des vibrations nourrissantes à mon corps astral. Ça avait un goût d'herbe, et ça donnait une impression d'épaisseur dans la gorge.

Les graines de courge absorbent les toxines, déclara-t-elle, en me regardant manger comme si elle surveillait quelqu'un en train de faire un créneau. J'étais assise là à me remplir de graines de courge, tandis que les graines de courge, imaginai-je, se remplissaient de mes toxines. Chandra prit mon pouls à chacun de mes poignets puis examina ma langue. Elle ferma les yeux un petit moment, puis me dit que ses esprits guides venaient de lui conseiller de me conseiller une série complète de KAPologie, dès que possible, avec Ed, son KAPeur. Ça avait quelque chose à voir avec les vies antérieures ou les vies futures, ou peut-être même avec les vies

actuelles qu'Ed et moi vivions dans une autre dimension, je ne sais comment. Elle parla avec détermination, comme si ses esprits guides formaient un véritable groupe de gens, un comité en chair et en os.

La KAPologie a changé ma vie, dit-elle. Ce n'est pas juste une porte qui s'ouvre... mais comme... toute une maison de portes qui s'ouvrent, tu vois ? Ça va faire la même chose pour toi. Mes esprits guides n'ont jamais été aussi clairs. Ceci est ton avenir. Tu n'as qu'à t'en saisir.

J'avais toujours été sceptique quant aux récits de Chandra à propos de ses esprits guides, d'autant qu'ils semblaient toujours avoir des projets pour elle qu'elle ne pouvait pas m'expliquer, *pas encore*. Une fois, elle m'avait dit qu'ils la préparaient à une gloire et à une fortune financière incalculables, que son accident faisait partie d'un plan de renforcement en vue de cette grandeur future. Qu'elle finirait par avoir son propre talk-show.

Je ne savais pas que tu voulais un talk-show, lui avais-je dit, mais elle s'était contentée de sourire.

Il ne s'agit pas de ce que je veux. Les Parques voient au-delà du désir.

Je voulais croire qu'elle possédait peut-être bien un certain degré de compréhension du destin, ou toute autre forme d'infos sur l'avenir, parce qu'elle semblait y croire, et elle croyait aussi en moi. Mais je ne voulais pas non plus la perdre au prétexte que la vie était dotée d'un certain code qu'on pourrait deviner, qu'il y avait une manière de vivre idéale.

Malgré tout, je lui faisais confiance. D'aucuns pourraient dire que je n'avais pas le choix et c'est peut-être vrai, mais aussi, et je le comprends aujourd'hui, j'aimais Chandra, je l'aimais de cette manière

rare, cette manière non possessive et ouverte que les gens tentent toujours d'atteindre sans jamais y parvenir, aussi je terminai mon maté à l'aide de la petite paille en métal, plongeai mes yeux dans les siens si profondément apaisés et spirituellement accomplis, et lui demandai le numéro de téléphone d'Ed.

TROIS

Je me réveillai comme si on m'avait giflée. Je n'avais plus ma minerve. J'étais allongée sur le dos. Ed se tenait près de la table de massage, penché sur moi.

J'ai dormi combien de temps ?

Il repoussa une mèche frisée de ses yeux, qui retomba immédiatement en place.

Oh, seulement quelques jours.

Un instant, je me demandai si dormir quelques jours constituait une clause en petits caractères de la KAPologie que je n'aurais pas lue. Je me souvenais à peine d'être entrée dans le cabinet ou d'avoir signé quoi que ce soit ou même d'avoir commencé la séance – seulement de la salle d'attente vide et toute blanche, pas de musique, pas de réceptionniste, deux chaises blanches repoussées dans un coin, comme deux enfants jumeaux recroquevillés, craintifs.

Je plaisante, dit-il, tu as dormi quelques minutes. Ça arrive souvent au cours de la première évaluation. J'espère que Chandra t'a prévenue que mes séances sont très puissantes.

J'ai répondu que oui même si je ne savais toujours à peu près rien de la KAPologie, ni ce que c'était, ni comment ça marchait. Peut-être, m'inquiétais-je, la

KAPologie n'était-elle que l'excuse de ce type pour que des femmes se déshabillent et s'endorment dans son cabinet. Depuis que j'étais devenue si absurde-ment mince, j'avais bien remarqué un certain type de regards, venant d'un certain type d'hommes, mélange de pédophile et de vampire. (Il serait si facile de me conquérir, de se sentir grand au-dessus de moi.) Ed n'avait pas l'air d'être ce genre d'homme, même si en pensant aux légions de femmes à moitié conscientes et totalement désespérées qui avaient dû passer avant moi, il n'était pas difficile de l'imaginer leur tripoter les pieds en prétendant lire leur aura, ou peut-être qu'il se contentait de mater leurs corps dénudés, tout en projetant inutilement des pensées positives dans leur direction ou, pire, en se branlant à main nue, ou pire encore – tout un tas de choses –, mais j'avais encore plus besoin d'aller mieux que de protection contre d'éventuelles perversions. Et si mon scepticisme à l'égard d'Ed travaillait déjà contre moi, m'empêchant de recevoir les bienfaits de ce qu'il tentait légitimement de me faire ou la guérison, dans une dimension que je ne pouvais encore percevoir ?

À propos, comment elle va ?

Qui ?

Chandra. Elle va bien ?

Oh. Elle va bien, je crois.

Tu m'étonnes, dit-il, hochant la tête avec un sourire qui semblait suggérer qu'il en savait sur Chandra bien plus long que moi.

Je touchai ma nuque, remarquant qu'un pétilllement tiède avait remplacé la douleur.

Tu n'auras plus besoin de la minerve. Ça au moins, c'était facile, mais l'évaluation a révélé plusieurs blocages,

qui seront plus longs à résoudre, alors... il faut que je te le demande, Mary – es-tu vraiment prête à entreprendre ce travail ?

Je cr...

Il ne faut pas verbaliser, interrompit-il, c'est à ton aura que je parle... OK ?

Nous sommes restés silencieux, mais les yeux ouverts, pendant un long moment. J'étais toujours allongée. Il était toujours penché sur moi. Tant qu'à parler à mon aura, j'aurais pensé qu'il aurait l'air de se concentrer, pas de regarder dans le vide à la manière d'un type qui attend le bus.

OK ? demanda-t-il à nouveau. *Est-ce que c'est bon ?*

Il fixait mes genoux. Il leva une main, comme s'il avait une question, et traça des cercles avec l'autre au-dessus de ma tête.

OK ?

Je me demandai si je devais répondre, me doutai bien que non, mais je ne pus m'en empêcher.

Qu'est-ce qui...

Chuuuut...

La main au-dessus de mon visage tremblait légèrement.

Je vais attendre, dit-il, et nous attendîmes un moment, peut-être une minute, ou cinq, jusqu'à ce qu'il finisse par baisser ses deux mains.

Je vois qu'il va nous falloir engager des efforts supplémentaires.

Il se pinça l'arête du nez dans un geste fonctionnel, comme s'il allumait ou éteignait un truc en lui. Mon pied avait cessé de tressauter pour la première fois depuis une semaine, et la grappe de grosseurs qui avait surgi sur mon bras droit ce matin-là s'était dissoute dans mon corps. Ed s'assit sur quelque chose

à l'autre bout de la pièce qui ressemblait presque à un hamac. J'ignorais si j'étais autorisée à bouger ou pas encore, j'ignorais si je pouvais le regarder, ou parler. Je fermai les yeux.

Alors, Mary... c'est un boulot sérieux. Chandra t'a certainement parlé du sérieux de ce travail, n'est-ce pas ? De la quantité égale de concentration et de pleine conscience que j'ai besoin que tu apportes pour qu'on progresse ?

Je ne dis rien pendant un moment, pas bien sûre de savoir s'il s'adressait toujours à mon aura.

Tu peux verbaliser maintenant, Mary – est-ce que tu comprends que ce travail est profondément sérieux ?

Je comprends, répondis-je, mais je sais maintenant que je ne comprenais pas à ce moment-là, ni peut-être, jamais. (Sérieux par opposition à quoi ?) Ce que je comprenais en revanche c'est que le peu qu'Ed m'avait fait jusque-là – et peu importe ce que c'était – avait déjà soulagé la douleur qui s'était entêtée contre des milliers de dollars de traitement, même si je ne pouvais être certaine qu'Ed fût responsable comme l'est la pénicilline ou comme peuvent l'être les gélules. Rien n'expliquait ce qu'il m'avait fait : je me sentais quasiment normale. Je me préparai à l'apparition d'un nouveau symptôme, ou au retour d'un ancien, mais rien ne vint.

Écoute – et je ne dis pas ça pour te faire peur, mais la KAPologie va profondément altérer ta façon de vivre ; ta relation aux autres, la manière dont tu conceptualises ton être – tout. Si tu choisis de faire une série complète, ta vie et ton corps ne seront plus jamais comme avant.

Nous écoutâmes le bruit blanc des machines pendant un moment. Je me concentrai sur l'ampleur de mon désir que tout change dans ma vie.

Est-ce que tu connais le concept de pneuma ?

Pas vraiment.

Pas vraiment quoi ?

Ed n'avait jamais l'air d'essayer de gagner ma confiance, et j'avais d'autant plus confiance en lui. Sa voix était simultanément rauque et éthérée. Chaque jour, il portait les mêmes tuniques sur des pantalons larges pur chanvre. Parfois, il avait des taches de cendre sur le visage, qui ne paraissaient qu'à demi accidentelles.

Je veux dire que je ne connais pas très bien le pneuma. Ça a à voir avec l'âme, je crois...

La traduction littérale du grec est "souffle", mais en tant que concept dans ma pratique de la guérison, cela concerne la force créative qui est en chacun de nous. La kinesthésie est aussi un mot d'origine grecque, qui signifie, en gros, "une conscience du mouvement" – alors, une question, Mary. Est-ce que tu bouges en ce moment ?

J'étais toujours allongée sur la table matelassée, immobile, alors j'ai dit, *Non*, même si je savais qu'il n'avait posé la question que pour me corriger.

Faux. En ce moment même, ton corps bouge en fait énormément, bien plus qu'il n'en a besoin. Voilà ce qu'il t'est arrivé : ton pneuma est dans un état de stress et de chaos, ce qui l'a mis en mouvement permanent, mais ta conscience de ce chaos a été supprimée par la peur. Cette agitation pneumatique est hors de contrôle depuis si longtemps qu'elle s'est traduite dans le langage physique de ton corps, d'où tous tes symptômes. Ton pneuma essaie à la fois de passer inaperçu et de se faire soigner. Simultanément, ton pneuma appelle à l'aide et tente d'éviter de recevoir cette aide.

C'était un soulagement que quelqu'un m'explique ce qui n'allait pas, ce qu'il s'était passé. Personne

d'autre, aucun des médecins en blouse blanche – ou en blouse aux motifs comiques lorsqu'ils essaient d'apporter une touche d'humour dans des lieux emplis d'os brisés et de cœurs morts –, aucun d'entre eux n'avait jamais essayé de m'expliquer quoi que ce soit. Tout ce qu'ils pouvaient dire c'est qu'ils ne pouvaient rien me dire avec certitude, que les corps sont mystérieux, que même les analyses sanguines, les ultrasons, les radiographies, les IRM, n'étaient que des petites devinettes. Des hôpitaux entiers haussaient les épaules.

Mais voilà qu'Ed m'apportait une réponse : le pneuma. Aucune importance que je croie au pneuma ou pas. Aucune importance même, qu'il ait raison. C'était une explication. Une histoire.

La racine de tes symptômes est profondément incrustée et entremêlée à ton être non physique, alors c'est normal que la médecine occidentale ne t'ait été d'aucun secours.

Les boucles d'Ed se balancèrent dans un courant d'air. J'avais la bizarre sensation que le temps s'était en quelque sorte plié, qu'il venait vers moi en diagonale. Mon cuir chevelu se couvrit de sueur.

Ton corps énergétique me dit que tu veux tellement désespérément être guérie qu'en fait tu t'en empêches. Est-ce que tu as conscience de cela ?

Est-ce que c'est pas marrant, quand même, qu'une personne puisse vouloir quelque chose si ardemment qu'elle fasse en réalité tout ce qu'elle peut pour s'empêcher de l'obtenir. Trop marrant.

Ça me paraît juste, dis-je.

Il a hoché la tête gravement, la morale de son histoire. *Tous tes problèmes et toutes les réponses à ces problèmes existent à l'intérieur des frontières de ton corps.*

Je crus que j'allais me mettre à pleurer, même si je ne savais pas pourquoi. Il y eut comme un fredonnement derrière mes yeux, mais rien ne vint. Ed saisit une pierre gris clair et revint à la table, tint la pierre quelques centimètres au-dessus de l'arête de mon nez.

J'ai créé un champ déionisé autour de ton corps, une attelle provisoire pour ton aura, ce qui va soulager un peu ton pneuma, mais pour mettre en place une solution durable, nous allons devoir accomplir un cycle de KAPologie complet pendant les mois qui viennent, peut-être plus. Je sais que c'est beaucoup d'argent, mais il faut que tu saches qu'une séance de KAPologie représente une journée entière de préparation pour moi, et qu'il me faut au moins deux jours pour m'en remettre. Et j'ai une douzaine de personnes sur liste d'attente, mais considérant que tu es recommandée par Chandra, et vu ton état, je peux commencer à te recevoir dès la semaine prochaine.

Il traçait un arc avec la pierre au-dessus de mon visage, effleurant légèrement chaque tempe. Soudain il était clair que je n'avais pas besoin de dire quoi que ce soit.

Mais pour le moment, je vais t'administrer quelques manœuvres énergétiques un peu spectaculaires pour ouvrir ces blocages, alors si tu pouvais te détendre complètement, rester attentive à ton corps énergétique, et suivre mes instructions en confiance, ça m'aiderait énormément.

Il posa la pierre sur mon sternum et ferma les yeux, puis tendit les bras, laissa ses mains planer au-dessus de ma poitrine. J'essayai de me vider l'esprit et peut-être que j'y parvins ou peut-être était-ce lui, en tout cas le reste de la séance devint flou, et

tout ce dont je me souviens maintenant c'est de ma lente marche pour rentrer, le pied au repos, la minerve à moitié fourrée dans mon sac à main. Je n'avais plus mal nulle part, mais je n'étais pas non plus totalement *sans* douleur. J'avais la sensation que plusieurs mains puissantes s'accrochaient à mes jambes, à mon dos, pressant mes muscles contre mes os.

On ne lutte pas, on ne s'enfuit pas, avait dit Ed à mon départ. *On flotte, juste.*